

Une guerre amoureuse

Alain Ravennes



Editions Albin Michel, 1983, ISBN : 2226011455

DEPUIS notre rencontre, Jean-Pierre avait connu le temps de la découverte puis celui de l'élan, presque de l'envol. A présent, venait pour lui le temps de la duplicité. La fuite et le camouflage étaient son attitude et sa méthode d'action.

Prétextant de mille raisons, brandissant sa fatigue comme un sauf-conduit, il s'arrangeait pour espacer nos entrevues et, surtout, pour en abréger la dérive nocturne. Il savait d'expérience que le ne m'échauffais guère qu'après minuit et faisait en sorte de s'esbigner aux alentours du douzième coup. Incapable de trouver dans ces heures chichement comptées la puissance et l'éclat sans lesquels je préférais me taire ou parler d'autre chose, je ravalais tirades et questions qui l'eussent affronté de nouveau à lui-même et à notre amour. Je finissais par les sortir quand même, à la dernière minute et avec tant de gêne, qu'il avait beau jeu de se faufiler entre des batteries si mal dressées.

Scandée par ce souffle emphysémateux, mon obsession prenait l'air d'une marotte sans gravité. Plus je m'en voulais de ne pas appeler un chat un chat et mon désir un désir, plus au contraire, je m'enfonçais dans des allusions obscures et plus je faisais figure d'un doux entêté ne sachant plus très bien ce qu'il raconte. Jean-Pierre jouait de mon amour, comme de la pudeur ou de l'impuissance qui m'empêchaient de le forcer à l'amour, avec une habileté confondante. Acteur, l'on eût vanté la sobriété de ses moyens. Jamais il n'élevait la voix, ni n'appuyait ses gestes : un regard absent, une inattention à peine soulignée, une nuance d'agacement suffisaient à me stopper. Je marquais mon dépit en réclamant l'addition et en écoutant les au revoir : cette sanction le soulageait comme une libération.

Son objectif capital, c'était moins de m'acculer au bégaiement, que d'esquiver mes questions. Il supportait à la rigueur de m'entendre dissenter des heures, même si je semais mon discours de reproches implicites et de rappels transparents, mais défendait son silence comme le dernier bastion d'une patrie envahie. Parler c'était nécessairement résoudre en un sens ou l'autre les dernières ambiguïtés qui subsistaient après mon aveu, ses serments, l'échange de nos lettres. Il sentait bien qu'un geste n'allait pas le mettre au pied du mur, que jamais, à l'instar d'un joueur de poker qui met dix « pour voir », je n'allais éteindre brusquement la lumière ou plaquer par surprise mes lèvres sur les siennes.

Toute l'énergie de Jean-Pierre s'ingéniait donc à maintenir ses mâchoires soudées. Si, par extraordinaire, ses défenses mollissaient, il s'inventait sur-le-champ un travail en retard, un devoir familial, des ennuis matériels qui l'avaient épuisé ou l'obligeaient à se lever le lendemain à l'heure du laitier. Toutefois, je tenais bon la prise : il n'allait pas s'en dégager avant quatre heures du matin. Mais le débat, loin de porter sur la vraie question, déviait régulièrement sur la validité de ses excuses. « Il est inutile que je te dise pourquoi je dois rentrer, commençait-il. Ça n'a aucun intérêt et d'ailleurs tu ne me croirais pas. » Puis, venait une phrase de ce genre : « Je sais bien que ça n'a aucune importance par rapport à l'essentiel... néanmoins... » Nous débattions une heure du « néanmoins ». Il se défendait pied à pied, maîtrisant parfaitement le vieux précepte stratégique qui consiste à disputer avec acharnement une position subalterne afin de brouiller les cartes de la bataille, d'amener l'adversaire à concentrer ses forces sur le mauvais terrain et à les dégarnir là où se joue la victoire.

Trop excité d'avoir franchi le mur d'enceinte, j'oubliais régulièrement qu'il y avait au-delà des dizaines de douves gluantes et des kilomètres de marécages où mes charges de cavalerie s'embourbaient à tous les coups. La seule conséquence de ces offensives était d'offrir à Jean-Pierre la possibilité de me rappeler, lors du rendez-vous suivant, que la dernière fois déjà, il m'avait sacrifié son sommeil. Rien n'était pire que ces vains assauts. J'en revenais fourbu et enragé, tel un capitaine de Tuniques bleues qui, habitué à fondre sabre au clair sur

des camps apaches, découvre avec horreur la guerre des tranchées. Le siège continuait. Dans mon camp il faisait froid, le feu manquait, les vivres se faisaient rares.

Il s'agissait en définitive pour Jean-Pierre de faire comme si je ne lui avais pas déclaré l'amour, comme s'il ne s'était pas engagé par trois fois, en réponse à mon aveu et dans ses deux correspondances, à changer pour me rejoindre. Jean-Pierre confiait à l'avenir, ce moi enchaînement des jours, le soin de répondre à sa place ou de le dispenser indéfiniment de toute réponse. Il suffisait d'attendre et de tenir bon. Attendre quoi ? Tenir contre quoi ? Il n'en savait trop rien, il ne voulait surtout pas savoir.

Car, tout en se déroband à moi, Jean-Pierre ne souhaitait aucunement me quitter. Du fond de sa nostalgie innée, il avait entrevu la promesse d'une autre vie qu'il s'interdisait de vivre, mais dont il refusait de s'exclure. Continuer à me voir, c'était assurer la survie de l'embryon par une constante injection de plasma.

Plus platement aussi, j'étais ce qu'il y avait de sérieux dans son ennui et de prestigieux dans sa banalité. Mon amour lui avait donné une soudaine importance. A ses yeux d'étudiant plutôt poussif, de jeune homme sans but, j'étais l'incarnation même de l'esprit et du destin. Il ne se sentait capable d'aucune ambition, n'avait guère d'humour, ne savait ni écrire, ni peindre, ni chanter. Je semblais aux antipodes de cette incapacité à l'extraordinaire.

Pour Jean-Pierre, ma mémoire était sans défaut, mon talent sans limites et ma volonté, sans défaillance. Bien que je fusse incapable de tenir un pinceau, il croyait sûrement que, si le désir m'en prenait, je pouvais exposer dans les meilleures galeries. Hors sa lointaine filiation avec Savorgnan, le parrainage du professeur Montaigu et une vieille coucherie avec une vedette de la chanson alors inconnue et boutonneuse, il ne connaissait que des anonymes transparents. Mon sillage l'avait entraîné dans une constellation mobile de ministres, de littérateurs et d'aventuriers et il n'entendait pas en redescendre de sitôt.

Lorsque Jean-Pierre imaginait la vie sans moi, il ne voyait que Médiocrité. Alors, wagon immobile sur une voie aveugle, il s'accrochait à la locomotive tout en bloquant les freins de secours. « Ce serait tout de même trop con de passer à côté », se disait-il probablement, chaque fois qu'il songeait à une rupture. C'était bien là, s'agissant de notre lien, le seul sentiment qui nous restât commun. Un écart minuscule nous séparait, peut-être aussi des années lumière, et pourtant nous étions devenus chacun le plus important de l'autre. Une part secrète, solidaire et lucide de nos âmes volubiles, discordantes et embrouillées, savait qu'il était pour moi, que j'étais pour lui, cette distraction bienveillante du destin qui ne s'offre qu'une fois. Elle donnait à chacun son vrai nom qui était le même : celui qui ne se retrouve pas.

Cette dépendance mutuelle se traduisait bien différemment. Si Jean-Pierre occupait le tout de mes journées, je servais à voiler, presque à justifier, la vacuité des siennes. Poursuivant son bonhomme de chemin, il estimait que le fait d'accompagner ma course du regard lui conservait un visa pour les hauts chemins. Je l'appelais à un autre rythme, à un autre souffle, il m'écoutait, mais trouvait qu'en attendant des jours meilleurs, j'étais bien capable, avec mes grands poumons, de respirer pour deux.

Du désir de venir à moi qui l'avait d'abord bouleversé, il lui restait l'appréhension de me perdre. Jean-Pierre ressemblait à ces élèves dont toute l'ambition consiste à éviter le renvoi. Il n'était pas de ces cancre intraitables s'offrant joyeusement à des sanctions qui les rapprochent de la « quille ». Sa position l'assimilait plutôt à ces potaches oisifs et renfermés qui abominent les jours de classe, mais s'ennuient tellement le dimanche que leur pire crainte est de se voir livrés à une succession de dimanches sans fin. Leur effort obstiné se limite à ne pas se faire remarquer et à ne jamais répliquer au professeur.

Jean-Pierre ne me donnait jamais tort. Il laissait passer les orages. Convaincu de rester le choucho du proviseur, il utilisait pour excuser les défaillances de son assiduité, le vieil arsenal des gripes en tout genre, des rages de dents, des billets de retard de la R.A.T.P. et des gardes du petit frère. La grande différence avec le lycée, c'est qu'il ne cherchait pas des alibis afin de se lever plus tard, mais de se coucher plus tôt.

Si Jean-Pierre maintenait mon amour à distance, il me considérait toujours comme le critérium de la vérité. Plus il feignait l'amnésie, plus il trahissait ses serments ou simulait leur inexistence et plus il supposait que je pouvais le juger selon sa loyauté envers eux. Tout en rendant nos rencontres moins fréquentes et strictement bridées, Jean-Pierre n'eût donc pas supporté que je leur misse un terme autrement qu'en quittant la France ou en mourant. Mon départ, ma mort pouvaient s'insérer dans ce voile de fatalité qui tendait sa vie de part en part. Il eût ressenti, en revanche, ma décision de le rejeter comme une conclusion, une manière de condamnation à l'insignifiance. Comme le marin fautif

Un soir pourtant, Jean-Pierre m'avait invité à passer chez lui avant dîner. Le fait était extraordinaire. D'habitude, nous nous retrouvions chez Jean-Jacques, dans des cafés ou directement au restaurant. Même lorsqu'il venait me chercher dans mon antre du treizième, il ne montait jamais jusqu'au septième étage et m'attendait au comptoir du tabac-bougnat qui faisait l'angle de l'immeuble.

Il m'accueillit en chaussettes, en chemise de laine à carreaux, les manches retroussées, et en pantalon de velours noir côtelé. Plaqué sur les jambes, sur les fesses, presque marouflé, le pantalon exaspérait l'évidence de leur souplesse et de leur perfection.

Depuis toujours, le velours grisait mes désirs. S'il était lisse et brillant, « satiné » comme disent les tailleurs, ou s'il était tendu de rayures fines, son effet restait faible. Mais à grosses côtes et noir de surcroît, il me semblait une peau plus mystérieuse et plus vivante. Ma rage de poser mes lèvres sur les corps refusés, de les parcourir interminablement s'exaltait sans retenue lorsqu'ils s'enrobaient de à qui l'on interdit la mer, il se fût senti évincé pour toujours des vrais parcours. Il reste au capitaine dépossédé de son vaisseau les possibilités sulfureuses de la piraterie : le pavillon noir plutôt que la terre ferme. Mais Jean-Pierre n'avait rien d'un boucanier. Quelle que fût la mer, quels que fussent les distances, les caps, la vitesse, il ne pouvait naviguer que sous un pavillon d'appellation contrôlée. J'étais bien sûr que les rêves sanguinaires, les folles crispations, le meurtre ou la drogue, toutes les formes malades ou furibondes d'extrême vie, n'allaient jamais accueillir son ennui.

Accroché à la vie comme tous les indifférents, Jean-Pierre tentait d'éloigner sa mort en évitant mon anathème. La chenille se fait papillon ou bien elle meurt. Il entendait, lui, suspendre indéfiniment cette guerre civile sans merci qui régit les métamorphoses. Me demandant moins, désormais, de le porter à une autre vie que de légitimer par ma présence la continuation de son existence, il n'excluait pas que le temps pût desserrer mon exigence et dissiper le tourment qu'elle lui créait. Sans doute, à force d'habitude, allais-je m'accommoder de la situation, adoucir ou réviser ma passion, oublier l'amour en confirmant l'amitié. Peut-être même escomptait-il parfois que, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'allais m'amouracher d'un joli visage et rester avec lui, à l'instar de bien des couples célèbres, liés d'esprits et séparés de corps. (pp. 159-163)